

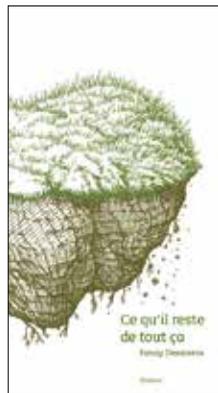
ROMAN
DES VIES COMME LES NÔTRES

Sans fioritures, tout en simplicité et en sobriété, Fanny Desarzens nous emmène dans une histoire familiale qui ressemble toujours un peu à la nôtre. Touchant.

■ *Ce qu'il reste de tout ça* est un roman qui se savoure sans se presser, avec une tasse de café, le premier lundi matin des vacances d'été. Il se déguste comme une histoire familiale qu'on s'approprie. Il émeut. Il touche au cœur, celui de la vie: lorsqu'un être naît, lie sa vie à celle d'un autre, engendre de nouveaux êtres à son tour, puis prend soin de toute sa lignée. *Ce qu'il reste de tout ça* ne laisse pas indemne, mais, surtout, il dépose un sourire sur le visage de son lecteur qui se dit: «Moi aussi, j'ai vécu ça, et c'était beau» ou «Moi aussi, je vivrai ça un jour, et ce sera beau». Je n'avais pas envie que le livre s'arrête. «Voici ce que c'est, une lignée, et voilà ce que c'est que de se lier. A l'image de deux fils qu'on attache ensemble; une boucle, et ça continue sans que le nœud se défasse. Et le fil s'allonge, simplement.»

Des vies simples racontées avec une langue simple. Le bonheur des petits riens. La beauté d'un lien avec la nature qui n'a pas été perdu. Un humour discret qui réussit à arracher de légers rires. Avec le temps, des fils se nouent, des héritages se transmettent: une couleur de cheveux, une pâleur de la peau, un caractère, quelques billets durement gagnés, une portion de terre, la tendresse. Le livre de Fanny Desarzens, c'est tout ça, et plus encore. On a lu Ramuz. On a lu de grandes fresques familiales. Et pourtant, l'autrice parvient encore à nous surprendre. Difficile d'expliquer pourquoi. Dans la langue, quelque chose touche. Dans les gestes des personnages, quelque chose touche également, parle. Dans le rythme, quelque chose heurte. Il suffit de la subtile alchimie du fond et de la forme et ça y est, au creux du ventre du lecteur, quelque chose s'éveille.

Peut-être parce que quelque chose nous ressemble? Le récit s'ouvre sur la figure de Marianne.



Ce qu'il reste de tout ça, Fanny Desarzens, Slatkine, 2024, 157 pages

Marianne à laquelle on s'attache dès les premières pages. Solide et fragile face au paysage, elle est «cette forme stable dans le décor, cet intervalle qui relie tout le reste», le ciel et la terre. Elle est aussi le nœud du roman, la plaque tournante entre tous les personnages. Elle est la fille, l'épouse, la mère et la grand-mère. Elle est notre mère et notre grand-mère. Marianne grandit à la campagne. Un soir de bal, elle rencontre Adrien. Ils tombent amoureux, sentent surtout qu'ils se comprennent. Ils s'installent dans un étroit appartement à Lausanne. Ils élèvent Daniel, puis vient André. Presque comme mon grand-père, Adrien passe toute sa vie à effectuer des livraisons au volant de sa petite voiture rouge, radio à fond. Comme ma mère, Marianne photographie Daniel qui «mange ses premiers spaghettis à la tomate!» Et les vies se tissent, ressemblant toujours un peu aux nôtres. Le temps file et *Ce qu'il reste de tout ça* dessine les existences comme des tableaux, sans clichés, sans larmoiements excessifs, dans une juste sobriété.

Fanny Desarzens se passe de fioritures. Elle va à l'essentiel. Et ça marche, parce que souvent, la simplicité seule suffit à dégager des émotions. Emma devient notre grand-mère. Marianne aussi. On touche le cœur de la vie en racontant une vie. «Et parmi tout ça, il y a cette personne qui est là, tout à la fois vieille et enfant.» A la fin reste Marianne. Et nos souvenirs. Une tasse de café vide, nos vacances d'été en famille qui commencent... ■ SALOMÉ CHOFFLON



© SOPHIE KANDOUROFF

ESSAI
STÉPHANIE PAHUD QUESTIONNE LA BEAUTÉ

Qu'est-ce que la beauté? A cette question, la linguiste et essayiste lausannoise Stéphanie Pahud répond par *Troubles dans le beau*. Ce passionnant recueil d'essais réunit, sous sa fine et bienveillante houlette, autant des écrivains que des artistes, des scientifiques, des humoristes ou des femmes politiques.

■ Stéphanie Pahud est fascinée «depuis l'enfance et chaque jour» par les effets jubilatoires de la beauté, «celle d'un ciel éclaboussé de couleurs, celle de mots effervescents, celle de visages qui aimantent la rétine, (...) de végétaux efflorescents». Mais la linguiste, enseignante et chercheuse en Lettres à l'Université de Lausanne, est tout autant fascinée

par les effets «accablants» de «l'absence constatée, préjugée, dénoncée ou endurée de cette même beauté», par les regards détournés, les critiques cinglantes, le mépris et la discrimination au faciès ou à la corpulence. L'été 2023, le journal *Le Temps* lui confiait une série sur le sujet. Elle étoffe ici sa quête de la beauté, de sa tyrannie et de ses effets dévastateurs en donnant la parole à une quarantaine de voix diverses, de tous sexes, de générations et d'horizons variés. Elles et ils sont écrivains, artistes, philosophes, tatoueurs, scientifiques, sportives, humoristes, femmes politiques, cinéastes ou théologiens. Parmi les noms connus, l'on retrouve avec plaisir la comédienne Rébecca Balestra, l'essayiste David Le Breton, l'écrivain David Foenkinos, la politicienne Léonore Porchet, le guide de randonnées Stefan Ansermet ou encore le spécialiste de l'antiquité Claude Calame. Une diversité de tons, d'expériences et de points de vue bienvenue, car «le souci du beau déborde du champ de l'esthétique: il irrigue des questionnements citoyens, éthiques et politiques», comme le rappelle Georges Vigarello dans son *Histoire de la beauté*. Une diversité de tons et de points

de vue qui donne corps et saveur à ce recueil unique. Trois portfolios signés Lukas Beyeler, Carole Alkaber et Raphaël Subillia, ce dernier nous emmenant au cœur de surprenants «paysages», illuminent le cœur de l'ouvrage. Car le constat est implacable: «La laideur sociale est une faute et une punition qui transforme la joie d'exister en cauchemar, en haine physique (donc morale) de soi, dénonce l'anthropologue Véronique Nahoum Grappe. Le succès planétaire des «influenceuses» témoigne de cette «aliénation», au sens littéral du terme: le tragique désir urgent de conformisme rend détestable la différence du moi authentique.» Ce voyage au cœur des troubles réels et imaginatifs dans le beau auquel l'auteure des précédents *Chairissons-nous!* ou *Lanormalité* nous convie est paradoxalement triste et révoltant, tant il convie de malheurs, de complexes, de désespoir et d'illusions. Mais on en ressort empli d'espoirs: celui que «les configurations culturelles de la beauté se multiplient», que la beauté et ses représentations «se mélangent», «s'élaborent dans le décalage et l'alternance». «Que la beauté s'amuse», conclut David Foenkinos.

■ ISABELLE FALCONNIER



© EDDY MOTTAZ/LETEMPS



Troubles dans le beau, Stéphanie Pahud, Slatkine, 2024, 224 pages



CHANGER DE VIE EN PASSANT UNE SAISON À L'ALPAGE

Louise décide de passer un long été d'estivage à l'alpage avec son jeune fils et son compagnon. La jeune dessinatrice de Neuchâtel Agathe Borin signe avec *Journal d'alpage* sa première bande dessinée. Un régal pour les yeux et l'esprit.

■ Un été, Louise décide de s'engager sur un alpage pour le passer à garder un troupeau de génisses en estivage. Durée de l'engagement: mai à octobre. Elle emmène avec elle son tout jeune fils Milo et son compagnon Maël. Jour après jour, il faut couper le bois, faire le feu – 45 minutes le premier jour, 20 minutes le deuxième –, marcher jusqu'à l'alpage du haut, compter les bêtes, s'assurer qu'elles ne soient pas malades, nettoyer les bassins, arracher les chardons, préparer le repas, s'occuper de la clôture cassée et du tuyau d'eau, s'accommoder de la solitude comme de la visite de ses parents. La nuit, les bruits inconnus l'empêchent de dormir, quand ce n'est pas l'inquiétude d'avoir oublié l'une des tâches du jour.

Agathe Borin, artiste tout juste trentenaire, diplômée en illustration et bande dessinée aux Arts appliqués à Genève ainsi qu'en sciences sociales à l'université, membre active du collectif La Bûche et de la Swiss Comics Association, mène actuellement divers projets artistiques et sociaux depuis Neuchâtel. Elle a notamment signé pour la Ville de Neuchâtel une belle série de 50 portraits de femmes qui

ont marqué l'histoire de leur ville. *Journal d'alpage* est sa première bande dessinée. Inspirée de l'histoire d'un couple d'amis, remerciés en fin d'album, c'est un régal pour les yeux et l'esprit. Ce joli récit dessiné, vif et poétique, rend à merveille l'envie de Louise de tenter de vivre «autrement», les doutes qui l'assaillent, la méfiance qu'elle rencontre. Car encore faut-il prouver aux yeux du gérant de l'alpage et de l'autre employé qu'une femme, qui plus est une jeune citadine en mal de grand air, en est capable. Et lorsqu'elle explique qu'en plaine il y a trop de bruit, trop de stress pour elle, même sa famille la regarde avec une certaine incompréhension. Quant à son compagnon Maël, moins convaincu, il la soutient et l'accompagne, mais redescend régulièrement au bureau ou à la maison. Les plus belles cases et pages sont celles qui illustrent la manière dont Louise apprivoise et renoue avec la nature, tout à la fois accueillante, merveilleuse et effrayante lorsque gronde le tonnerre et tombe la foudre et qu'au petit matin, elle se demande si les vaches sont saines et sauvées. L'espace immense autour d'elle, l'aigle qui tournoie dans le ciel, les forêts sombres alentour, les fleurs sur l'herbe tendre et l'espace précieux que tout cela a créé en elle: voilà l'héritage d'une saison à l'alpage. Inspirant. ■ ISABELLE FALCONNIER



Journal d'alpage, Agathe Borin, Antipodes, 2024, 120 pages